№ 1345. — 4e Année. CINQ CENTIMES Vendredi 27 Mai 1887

RÉDACTION & ADMINISTRATION :
ROUBAIX, rue du Vieil-Abreuvoir, N° 12
TOURCOING, rue Verte, 56

PRIX DES ABONNEMENTS
ROUBAIX-TOURCOING
3 mois, 4 fr. 50. — Un an, 18 fr.
NORD et départements limitrophes
3 mois, 6 fr. — Un an, 24 fr.

L'abonnement continue sauf avis contraire.

L'AVENIR DE ROUBAIX-TOURCOING

Journal Républicain quotidien

PRIX DES ANNONCES :
ANNONCES..... 0 fr. 25 la ligne
RÉCLAMES..... 0 fr. 50 —
FAITS DIVERS..... 0 fr. 75 —
LOCALES..... 1 fr. 00 —

Les annonces sont reçues à LILLE, aux bureaux du Journal et à PARIS, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 10.

TÉLÉPHONE

UNE THÈSE ALLEMANDE

Dans son interview que le rédacteur de la *Marseillaise* est allé lui demander, M. Paul Lafargue a posé la question de paix ou de guerre dans des termes qu'il est impossible d'accepter.

La *Marseillaise* s'exprime ainsi :

« A propos du voyage de M. Carnot dans l'Est, les feuilles germaniques socialement [illegible] que l'aigreur de leurs articles. — On y [illegible] même hier d'une réunion des principaux chefs du socialisme international, au sujet de l'attitude qui devait être prise par le parti socialiste. — Cette réunion se tiendrait à Berne et M. Bebel s'y serait rendu.

« C'est pourquoi nous avons cru bon d'aller consulter à ce sujet M. Paul Lafargue.

« Le député de Lille a répondu :

« 1° Que cette nouvelle « resse » blait singulièrement à un poil canard, car « il y avait à Berne ou ailleurs une réunion socialiste, vous pense bien, dit-il, que j'en serais été averti à l'avance de cet événement ».

« 2° Une réunion semblable ne saurait supposer que les bruits de guerre prennent corps à Berlin. Or, on n'ignore pas *que là-bas que la paix est plus assurée que jamais. La Russie affaibie en ce moment par une horrible famine, n'a aucune envie d'entrer en campagne. Les craintes d'une guerre se trouvent ainsi fortement diminuées*, puisqu'il est admis que dans la lutte prochaine, la Russie soutiendra la France... »

M. Paul Lafargue pose donc en principe que la politique de Berlin est toute à la paix et que, si la guerre devait éclater un jour, elle viendrait de la Russie et de la France.

Mais la *Russie est aujourd'hui affaiblie par une horrible famine* et, comme il est admis que la Russie soutiendra la France, *les craintes d'une guerre se trouvent fortement diminuées.*

Cela revient à dire que la paix de l'Europe n'est menacée que par la Russie et par la France et que l'on n'a pas à redouter la guerre tant que la Russie est occupée à se débattre contre ses souffrances intérieures.

Or cela, c'est la thèse allemande.

C'est la politique allemande qui prétend que la France, appuyée par la Russie, est le seul danger de l'Europe.

C'est l'intérêt de l'Allemagne de soutenir qu'à Berlin on ne veut que la paix et que les pensées de guerre s'agitent à Paris et à Moscou.

Mais tous les faits protestent cette thèse germanique; mais contre eux, d'Outre-Rhin la [illegible] les journaux n'en tiennent réduisent à néant.

Il y a aujourd'hui [illegible] cation; vient-[illegible] qui ne cessent de provoquer l'Europe. Il est vrai de la France ? Non, il vient de l'Allemagne.

Les menaces, les discours belliqueux, les insolences, d'où sont-ils venus sans cesse ? Sont-ils venus de la Russie ? sont-ils venus de la France ? Non, ils sont toujours venus de l'Allemagne.

Si la guerre devait éclater un jour, serait-ce le fait de la Russie et de la France !

Non, elle serait le fait de l'Allemagne.

Voilà la vérité. Il n'est permis à personne de dire le contraire et surtout à un député français.

Hector DEPASSE.

Conte du Jeudi

UN SOUVENIR DE LA COMMUNE

C'était pendant les derniers jours de cette lutte fratricide qui ensanglanta Paris, lutte tragique d'une population ayant mal aux nerfs et se battant non pas pour le triomphe d'une idée, mais pour donner un libre cours à des ardeurs longtemps contenues, pour satisfaire un besoin de bataille ou des circonstances.

Le cercle de fer qui entourait la capitale se resserrait de plus en plus. Les troupes venues de Versailles avançaient lentement, mais sûrement, couvrant de tous côtés des chemins qui semblaient de larges sillons rougis.

De part et d'autre, on se battait rageusement; les fédérés étaient pourtant une énergie dans la résistance qui exaspérait les troupes régulières. Tout l'héroïsme de notre race se manifestait dans des combats inutiles; toute la bravoure de notre nation se montrait dans cette horrible lutte d'un peuple massacrant les siens.

Une des dernières barricades tenant encore était celle placée au bas de la rue Moufftard, à peu près à la hauteur de la rue des Feuillantines, aujourd'hui rue Claude Bernard. On avait 50, pendant une partie de la journée, fait un violent échange de coups de fusils entre les deux partis. Puis, la lutte s'était portée, vers 7 heures du soir, sur un point voisin et les ouragans de plomb balayaient maintenant le boulevard de Port-Royal, descendant dans le hasard des balles égarées, les maisons avoisinant le pont de la rue de Lourcine.

J'étais à cette époque un très jeune homme, se destinant à suivre les cours de la Faculté de médecine, mais j'en étais encore à prendre ma première inscription. Je n'avais guère plus de seize ans, l'âge des illusions dorées, papillons légers qui s'envolent au premier souffle des brises.

J'étais si consumé de ma vocation médicale que j'avais dû me faire partager cette croyance aux gens de mon quartier, ce qui me valut d'être à le fois témoin et acteur dans un des épisodes de cette époque fertile en incidents dramatiques.

On vint à mon aide en me priant de vouloir bien aller quelquefois, toute de louver mieux sans doute pour occuper la barricade de la rue Moufftard, le poste de médecin-major.

J'étais déjà suffisamment imbu des principes de l'humanité pour ne point être très sévère du rôle imposé. J'étais certain de n'exécuter personne dans l'autre monde, l'abstention m'étant toujours permise dans les cas difficiles et, d'autre part, j'avais la conscience de savoir faire, le cas échéant, un usage utile du perchloruro de fer et de la charpie.

A 9 heures 1/2, je me trouvais installé chez la concierge du 210 de la rue Moufftard, le bandeau ceint de la croix de Genève au bras gauche et sur la tête un képi d'aide major qu'on m'avait déniché chez un chapelier du voisinage.

Jusqu'à trois heures du matin, mes fonctions conservèrent à peu près des allures exclusivement décoratives. On se battait plus loin et je n'eus à panser que deux ou trois blessés contusionnés par des balles perdues.

Un peu après trois heures, on vint me prévenir qu'un employé des postes, facteur du quartier, désirait me parler, et presque au même instant, ce dernier se présenta.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, les cheveux ras, déjà grisonnants, le teint pâle, l'air calme, les yeux très doux et dans l'ensemble du visage une expression de bonhommie qui, avant même qu'il eut ouvert la bouche, me le rendit sympathique.

— Pouvez-vous venir soigner un homme dangereusement blessé ? me demanda-t-il. La barricade ne sera probablement plus attaquée avant le jour et vous serez revenu bien avant ce moment-là.

— Où se trouve votre blessé ?

— A deux cents mètres d'ici, vers le milieu de la rue de l'Ourcine.

Je fis observer à cet homme que les soins qu'il m'était possible de donner à ce blessé seraient probablement très insuffisants, mes connaissances dans l'art de guérir étant encore des plus rudimentaires, mais il insista et je le suivis.

La nuit était très obscure et comme bien on pense, aucun bec de gaz n'éclairait la rue. Dans la direction de la cité, le ciel s'empourprait de lueurs fauves provenant sans doute d'un incendie.

Par instant, une ligne de feu illuminait la crête de la barricade de Port Royal, et presqu'aussitôt, le crépitement de la mitrailleuse scandait le cantique de mort que l'on entendait de chaque côté du bout à l'autre de ce vaste boulevard.

Nous passâmes le long des palissades plantées de la rue des Feuillantines lorsque le reflet d'une décharge de mousquetons vint brusquement projeter nos ombres sur les planches que nous longions.

On nous vit et aussitôt nous fûmes salués par un feu de peloton mal dirigé et qui se prolongea pendant plusieurs minutes.

Nous avions encore eu pas à faire pour être à l'abri lorsque la première balle vint, avec un sifflement de mauvais aloi, s'engouffrer dans une des planches de la palissade.

Mais les dix pas étaient franchis — très hâtivement je le reconnais — avant qu'd'autres avertissements fussent donnés.

Laissant la fusillade faire rage, nous nous dirigeâmes rapidement vers une maison située à quelque distance et que mon compagnon m'indiqua d'un geste.

Je revois encore cette maison, haute de deux étages. Une porte, ornée d'une grille de fer dans sa partie supérieure, donnait accès sur un couloir étroit et puant à l'extrémité duquel se trouvait l'escalier.

Une allumette me permit de me rendre compte des lieux et vraiment l'accès de cette maison n'était pas des plus engageants.

Toutefois, à la suite de mon compagnon, empoignant la corde qui servait de rampe, je montais jusqu'au deuxième étage.

Là, un spectacle navrant m'attendait.

Autour d'un grabat sur lequel râlait un homme encore vêtu d'un costume de fédéré, se trouvait, un flambeau à la main, une femme debout, les cheveux épars, la lèvre crispée et semblant suivre, avec une anxiété à laquelle se mêlait une sorte de colère contenue, les contorsions douloureuses qui crispaient le visage du malheureux blessé.

Près d'elle, un enfant, un bambin de huit ans environ, les mains jointes les yeux agrandis par l'épouvante, regardait.

Quand nous pénétrâmes dans cette chambre dont la porte était ouverte d'avance — sans doute dans l'attente de notre visite — la femme et l'enfant se retournèrent.

D'un geste la femme m'indiqua l'homme.

Le facteur me dit alors :

— Il a reçu une balle dans la poitrine et il paraît qu'elle y est encore.

Par la tunique débouronnée, on voyait en effet, la déchirure de la chemise qu'entourait une large plaque de sang à la hauteur du poumon droit.

Avec le doigt, on sent la balle dans le dos, me dit le blessé.

Je fis mettre avec précaution le blessé sur le côté et je me rendis compte de l'exactitude du fait signalé. Alors, avec une hardiesse qui provenait peut-être du sentiment que j'allais faire une chose utile et de nature à soulager le malheureux, je décompiais autour du relief de la balle, un morceau de la tunique, mettant ainsi l'épiderme de l'homme à nu. Puis faisant une incision cruciale sur la saillie produite, j'opérais l'extraction de la balle, avec une facilité que le premier venu eût assurément pu en faire autant.

C'était ma première opération chirurgicale, et ce fut d'ailleurs la seule que j'eus jamais l'occasion de faire. Je n'en connus jamais les suites, car après un pansement sommaire, je recommandai vivement à la femme du blessé de voir un médecin, ... un vrai, et le plus rapidement possible.

Au moment où j'allais me retirer, la femme me demanda avec un tremblement dans la voix qui la fit bégayer :

— Est-ce qu'il y a encore de l'espoir ?

Je l'ignorais, mais il est cet cruel de ne pas être énergiquement affirmatif, aussi répondis-je avec un sourire plein de confiance.

— Soyez très tranquille, il en reviendra... Mais surtout, mettez-vous vous-même à la recherche d'un médecin.

Le visage de la pauvre femme s'éclaira et, j'eus subitement la sensation du bien qu'on peut faire à un être qui souffre, avec une parole de consolation.

J'étais déjà à la porte, prêt à sortir, lorsque je sentis qu'on me prenait la main et qu'on l'embrassait doucement.

Je me retournai et j'aperçus alors le bambin de huit ans qui, les yeux pleins de larmes, mais s'efforçant de me sourire, me remerciait à sa façon d'avoir soigné son père.

* *

Une fois dans la rue, le facteur qui m'avait amené me dit :

— Je vais vous reconduire jusqu'à la barricade, seulement, en arrivant au bout de la rue, à l'endroit où commencent les palissades vous me prendrez par le bras.

— Ne pensez-vous point au contraire que nous ferons mieux de passer, l'un après l'autre et en courant ? lui demandai-je.

— Non ! vous pourriez recevoir une balle tandis qu'en me prenant par le bras, comme je serai du côté des fusils, il y a bien moins de dessus, je serai le seul à courir le risque d'être blessé.

Je fus ému, mais, aux heures tragiques, on est parfois un peu égoïste et j'accepta tacitement le sacrifice proposé.

La retour s'opéra dans les mêmes conditions que l'aller. Une salve de coups de fusil nous accueillit. Aucun coup ne porta.

Une fois de retour à la barricade, l'homme ôta sa casquette et me dit :

— Maintenant, vous êtes en sûreté. Bonsoir monsieur ! Et il s'en alla.

Je courus à lui et le retenant par la manche de son habit, je lui dis :

— Savez-vous bien que vous êtes un brave cœur, car, enfin, personne ne vous poussait à me couvrir ainsi de votre corps.

— C'est pourtant bien facile à comprendre, me répondit-il. Vous pouvez soigner des blessés comme celui que vous venez de voir. Vous êtes utile. Votre vie est plus précieuse que la mienne.

— Cela n'empêche pas que vous vous vous êtes dévouer doublement et pour votre ami auprès de qui vous m'avez conduit, et pour moi.

— Mon ami, fit-il, d'un air surpris, mais ce n'est pas mon ami. Je ne connais même pas son nom. Je suis seulement que depuis huit jours, je l'aperçois voisin. Alors vous comprenez, quand j'ai su de quoi il retournait, j'ai voulu soulager le camarade, consoler un peu la femme et le moche et je me suis mis à la recherche d'un médecin.

Que voulez-vous, continua-t-il d'un air triste, entre pauvres diables on n'a besoin de se connaître pour s'aider. La vie nous est si mauvaise à nous autres qu'on cherche d'instinct sans même y songer à soulager son camarade dans misère quand on le voit souffrir. Voyez-vous monsieur, ajouta-t-il gravement, c'est surtout chez les pauvres gens qu'on peut trouver de la fraternité. Vous êtes encore jeune, vous verrez plus tard combien ce que je vous dis est vrai.

* *

Plus de vingt années se sont passées depuis lors. — J'ai vu bien des choses et j'ai durement coqueté l'expérience des hommes.

Et, plus j'avance dans la vie, plus je reconnais la vérité de ce que m'a dit, pendant cette nuit tragique, ce cœur simple qui croyait profondément à la fraternité de la misère.

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

LA RÉFORME DE LA LOI MILITAIRE

Le Nouveau Projet Freycinet

On sait que M. de Freycinet a déposé sur le bureau de la Chambre certaines modifications à la loi militaire.

En voici maintenant l'économie générale :

On sait qu'actuellement le durée totale du service militaire comporte ; trois ans de service dans l'armée active, sept ans de service dans la réserve de l'armée active, six ans de service dans l'armée territoriale et neuf années de service dans la réserve de l'armée territorial, soit un total de vingt-cinq ans de service.

Le nouveau projet du ministre de la guerre ne modifie également la durée totale du service militaire, elle la répartit autrement. Désormais, on passera trois ans dans l'armée active, dix ans au lieu de sept dans la réserve de l'armée active, six ans dans l'armée territoriale et neuf ans au lieu de neuf dans la réserve de l'armée territoriale.

Cette nouvelle répartition ne change ni n'augmente les périodes d'instruction actuellement existantes; on continuera à faire deux périodes de vingt-huit jours et une de trente jours. Mais cette dernière période, qui est actuellement faite vers l'âge de trente et un ans, ne sera faite, d'après le projet, que vers la trente-quatrième année